Maurice Beaubourg

DU GROTESQUE ET DU TRAGIQUE À NOTRE ÉPOQUE

Libros de Baubo

Asociación de Estudios Literarios y de Cultura

Estudios sobre la risa

Colección coordinada por:

Silvia Alicia Manzanilla Sosa

Comité editorial:

Karla Marrufo
Roxana Zermeño
Martha Elena Munguía Zatarain
Silvia Alicia Manzanilla Sosa

DU GROTESQUE ET DU TRAGIQUE À NOTRE ÉPOQUE

Título original de la obra digitalizada: *Du Grotesque et du Tragique à notre époque*.

Cuidado de la edición:
Silvia Alicia Manzanilla Sosa y Karla Marrufo

Este libro digital está bajo una licencia Creative Commons:

Para saber más de la licencia *Reconocimiento-NoComercial-CompartirIgual*, visite: http://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/3.0/

Esta obra forma parte de la colección de estudios sobre la risa de la Asociación de Estudios Literarios y de Cultura, A. C., y puede descargarse en www.librosdebaubo.net.

Contacto: esteticasdelarisa@gmail.com

Hecho en México
Abril de 2012

Maurice BEAUBOURG

Du Grotesque et du Tragique

à notre Epoque

Edition de la Libre Esthétique

1901

Conférence faite par M. M. Beaubourg au Salon de la Libre Esthétique le 13 mars 1901.

MESDAMES, MESSIEURS,

Je voudrais essayer de vous soumettre dans cette conférence, autant du moins que j'en serai capable sans fatiguer votre attention, quelques idées éparses qui me sont venues au sujet du grotesque et du tragique à notre époque. Considérant ces deux éléments essentiels de tout paroxysme de vie, le reste étant abandonné au train-train quotidien et à l'habitude, il m'est arrivé de penser que mieux qu'à aucun autre moment, ils tentaient de se réunir intimement l'un à l'autre, à faire comme partie intégrante l'un de l'autre, nous rendant bien difficiles désormais les anciennes délimitations qu'on avait établies entre eux.

Nous ne sommes plus, hélas ! aux temps héroïques où l'homme se dressait droit en face du ciel, se figeant sous la fatalité qui le menaçait. Thésée, Persée, Hercule, Pirithoüs et les Argonautes sont loin; même Agamemnon et Achille les ont suivis avec la belle Hélène; et si d'autres héros, ceux de la Table-Ronde, revivent en Allemagne dans les drames de Wagner, et en Angleterre dans les poèmes de Tennyson, W. Morris et Swinburne, il est un fait cependant, c'est que Roland, Lancelot et Merlin, — à moins que ce ne soit comme termes de comparaison, ou peut-être encore pour faire la rime — n'ont guère fourni aux poètes français d'aujourd'hui !

Le héros, le monsieur uniquement noble ne court plus les rues et les places publiques de notre époque ; le monsieur uniquement grotesque, par contre, arrive vite à nous laisser entrevoir, si nous nous y arrêtons un instant, quelque déclenchement lamentable de son individu !... Celui qui voudrait encore faire le matamore, attisant la colère du ciel et lui montrant le poing, nous semble retarder de plusieurs siècles et nous laisse penser que ce genre de tragique ne convient plus à son faux col ni à sa redingote. Ses attitudes olympiennes s'usent d'elles-mêmes ; ses prétentions à se croire supérieur aux événements lui attirent l'épithète de « poseur » ! De même celui qui s'ingénie à faire le perpétuel bouffon de salon ou de café ! Y a-t-il rien de plus obsédant que ce loustic qui nous assassine sans cesse de ses bons mots et de ses plaisanteries ! N'arrive-t-il pas à nous crisper ? — Mais il n'y a d'ailleurs plus que quelques rares commis-voyageurs qui s'adonnent encore à ce genre de sport suranné, depuis que la plupart des spirituels chroniqueurs du second empire sont allés chroniquer plus haut !

Pouvons-nous penser d'ailleurs, si nous y réfléchissons, que

ces deux catégories nettement tranchées d'individus, les héros et les bouffons, puissent demeurer humaines à l'avenir? Sont-elles encore possibles au temps d'investigation et d'analyse où nous vivons? Au milieu de la foule où nous évoluons? Le rire n'accompagne-t-il pas de plus en plus les larmes, et les larmes le rire, le sentiment l'ironie et l'ironie le sentiment? N'est-ce pas au fond la vie même de passer successivement par des crises de désespoir et de joie intenses?... de deuils et de fêtes?... de naissance et de mort?... de pluie et de soleil?... de chercher toujours le meilleur parmi les retours incessants du pire?... de chercher, de chercher,... de vivre!... sans se laisser aller à toutes sortes de façons de voir préméditées? Puisqu'on ne peut plus, hélas! magnifier l'homme ainsi qu'aux temps héroïques, que la science contemporaine qui nous donne sa place exacte dans l'échelle des êtres ne nous le permet plus; puisqu'on ne peut plus, de même qu'à l'époque précédente, le ravaler à une valeur moindre, sous prétexte qu'il ne trouvera sa grandeur vraie que dans le domaine de l'au-delà; il faut bien qu'il vive son existence complète, en laideur comme en beauté, en douceur comme en cruauté, en peine comme en joie! Pourquoi prétendre l'existence trop belle comme le paganisme? Trop dénuée comme le christianisme? Pourquoi pas à la fois belle et dénuée? Absurde et souhaitable? Admirable et ridicule? Et chaque jour? Et au même instant?. .

Persuadé que ces deux façons d'être de l'âme humaine, l'enthousiasme et l'affaissement, l'exaltation et le terre-à-terre, le tragique et le grotesque, sont de plus en plus intimement liées à l'époque où nous vivons, et deviennent comme le complément naturel, indispensable, logique l'un de l'autre, je vais m'efforcer de vous montrer leur rôle dans la vie, dans l'art et dans la littérature d'aujourd'hui!

Je pense, esdames et Messieurs, que dans la vie actuelle, la plupart des drames qui se produisent comportent une portion de grotesque visible, notable, en formant pour ainsi dire partie inhérente, et que la plupart des joies de ce jour tiennent incluses en elles le drame qui va en découler bientôt. Ces deux éléments se trouvent même si souvent à tel point mêlés, d'une façon si enchevêtrée et confuse, apparaissant dans une lumière si intense et aiguë, que j'avais d'abord l'intention, au lieu d'intituler cette conférence : « Du grotesque et du tragique à notre époque! », de dire « Du sinistre et du cocasse! » par exemple, ce qui eût plus justement rendu le côté polichinelle et macabre de presque tous les événements que nous traversons!

Je me rappelle, tenez, l'histoire lamentable de cette malheureuse vendeuse de journaux, qui gagnait péniblement sa petite vie en chauffant ses pieds sur sa chaufferette, en faisant mijoter de maigres ratas sur sa pauvre lampe à alcool, et à qui tout d'un coup, par une malechance incroyable,... je ne fais pourtant que dire la vérité,... je n'exagère rien,... une locomotive tomba sur la tête! Elle tenait un kiosque de journaux sur la place de Rennes à Paris, au-dessous même de la gare Montparnasse, et la locomotive en question, que le mécanicien n'avait pu maîtriser, démolissant butoir, trottoir, toute une partie du mur et de la vitrine de la gare, se précipitant de la hauteur d'un premier étage sur la place, allait écraser la malheureuse! — Voilà la fatalité nouveau modèle! Ce n'est plus la tortue d'Eschyle! — C'est une locomotive qui se trouve, par hasard, en contact avec votre boîte crânienne, tandis que vous étiez en train de mettre un peu de beurre et de laurier-sauce dans votre ragoût, pour lui ajouter de la saveur et du fondu! Quelle est la Mme de Thèbes, la devineresse qui eût vu dans les lignes de la main de feu cette pauvre dame

au châle vert, au caloquet vieillot, avec un gros minet probablement sur son épaule (défunt aussi le pauvre angora), la locomotive qui devait un jour lui choir sur le chef? — Cela est autrement difficile que de découvrir le fer ou le poison, ainsi qu'on le fit récemment, dans la ligne de vie de l'un des hommes politiques parisiens les plus en vue, l'*arbiter elegantiarum*, le lanceur de la redingote pour noces et contrats, M. Paul Deschanel!

Et je me rappelle aussi, à peu près à la même époque, cette fête de famille qui, comme tant d'autres, hélas! eut un si déplorable épilogue! C'était à Montrouge ou aux Batignolles, — et pas de François Coppée, quoiqu'en somme ça eût parfaitement pu en être,... si depuis quelque temps le poète des Humbles n'était point par la politique si occupé! — la fête du grand-père! Le gendre et la fille, le fils et la belle-fille, et puis aussi les petits chéris étaient tous arrivés avec de beaux paquets sous le bras... On avait offert à grand-papa des boîtes de cigares entourées de faveurs multicolores et dont on avait au préalable gratté les prix, trabucos, colorados, une canne d'ébène à tête de canard en ivoire pour guider sa marche chancelante, une calotte à gland afin de lui éviter les névralgies, et la petite Nenette, sa préférée, avait apporté un beau calepin avec un crayon rouge, pour qu'il pût y noter ses impressions de voyage! — De son côté lui-même avait spécialement soigné le menu! La timbale milanaise se mariait, ainsi que cela ce doit, au Saint-Honoré, les huîtres alternaient avec les truffes, et l'on avait été déterrer à la cave quelques bouteilles de ce vieux Jurançon, qu'on prétend que le roi Henri IV tétait au berceau à la place de lait!... A la fin le champagne coula... Mais tout à coup le gendre ayant suscité une discussion imprévue d'intérêt, il envoya incontinent son assiette à la tête du grand-père qui riposta par une bouteille pleine; la

fille coiffa de la timbale milanaise la bru qui n'en pouvait mais, les petits chéris se mitraillèrent de croquignoles ; ce fut bientôt une bataille, un pillage affreux, et d'un coup malheureux de la suspension de la salle à manger le grand-père étant tombé soudain, il demeura sans mouvement, et l'on dut le porter à la Morgue aux fins d'autopsie, avec le calepin de la petite Nenette, sa préférée, et le crayon rouge pour noter ses impressions de voyage.

Voilà deux cas assez caractéristiques du mélange presque continuel des deux éléments de la vie contemporaine. J'en aurais bien d'autres encore à noter, mais ce serait peut-être inutile, car je ne tiens pas à ressembler davantage au poète des Humbles susdit ou à un concierge !

Je préfère même remarquer tout de suite, puisqu'il est question de concierges, que ceux-ci constituent — à Paris du moins — une des raisons principales pour lesquelles ce tragique et ce grotesque dont je parle se trouvent si intimement liés.

Comment voulez-vous qu'avec ces excellents élèves de M. Taine, ces étonnants rois de l'analyse contemporaine, dont les journalistes et les reporters de faits-divers ne font qu'étendre le champ d'action, un événement de quelque nature qu'il soit ne finisse par être retourné sur toutes les coutures, qu'on ne parvienne à en dé ouvrir avec rapidité tous les petits mobiles, tous les petits côtés !..... Comment pourrait-il conserver longtemps sa grandeur, dans cette loge de la Mme Floquet d'Henry Monnier qui vient de s'asseoir « sur son océan », pour le commenter avec les dames du « cintième ». Et s'il est vraiment joyeux et gai, est-ce que la même Mme Floquet, pour obéir à ce que l'on appelle aujourd'hui son atavisme, n'y mêlera pas quelques-unes de ses noires perfidies coutumières ?

Comment, en tout cas, avec les infatigables investigateurs que

sont toujours les préposés aux loges modernes, qui poussent, je le redis — et ceci n'est pas un paradoxe, mais bien plus une vérité qu'on ne croit, — la science des Pasteur et des Claude Bernard jusqu'à ses dernières limites, à ses ultimes raffinements, avec ces perpétuels chercheurs de microbes dans la vie privée des gens, qui font mille bouillons de culture avec la calomnie, la médisance, le scandale, l'adultère, etc., comment un locataire qui aurait vraiment une allure, parviendrait-il à la conserver? Est-ce que dans une de nos maisons à cinq étages, le roi Louis XIV resterait longtemps Louis XIV, avec sa légende, sa perruque et son soleil? — N'apprendrait-on pas dès le lendemain qu'il est chauve et qu'à cause de certaine maladie intestinale, ce grand monarque est contraint à passer la majeure partie de son existence sur cette manière de trône qu'on appelle une chaise percée? — N'en serait-il pas exactement de même de Napoléon? — Et les affections du cuir chevelu dont souffrit au début de sa carrière ce grand conquérant, ne deviendraient-elles pas des tares fatales et des obstacles arrêtant à jamais son avancement d'officier d'artillerie?

Surtout qu'ainsi que je le dis, les journalistes prêtent de plus en plus la main à tous ces racontars de loges, les ressassent, les amplifient, les dénaturent et que tout l'envers de l'histoire contemporaine apparaît chaque jour davantage dans une lumière crue, sans qu'on en aperçoive l'endroit?... Que tout est rapetissé, ramené à des proportions infimes, dérisoires, dépouillé de son cachet, de son lustre, remis au point, ridiculisé, moqué et que non seulement les journalistes, mais les caricaturistes attachés aux feuilles quotidiennes, s'efforcent d'enlever à nos contemporains le peu de majesté qui leur restait.

Je n'ignore pas qu'un certain nombre de personnes se révoltent

contre cet état de choses et s'efforcent de retrouver la dignité qui chaque jour les quitte et s'effondre par morceaux. Plusieurs ont même pensé la reconquérir par leur façon de s'habiller. Ne portant que des vêtements de chez le tailleur à la mode, d'une impeccable correction!... Ne risquant que de rares gestes, mesurés, compassés, figés! — N'émettant pour toute parole que le vocabulaire des parlementaires les plus distingués : Commission, résolution, constitution, solution, dissolution, exportation! Lisant le journal *Le Temps!*

D'autres se sont figurés qu'en passant très vite devant leurs contemporains, l'on n'aurait point le loisir de les disséquer et de les analyser, et qu'ils éviteraient ainsi le ridicule! — Ils se sont efforcés, eux, de reconstituer leur dignité par la vitesse! — Mais, hélas! c'est à qui de leurs véhicules sera le plus informe et le plus dangereux! — Qu'y a-t-il de plus atroce que la bicyclette et de plus fragile en même temps? — Il est déjà inouï de voir de gros messieurs et de grosses dames écrasant de leurs 200 kilos ces maigres squelettes d'acier! — Et quand on se dit que la moindre des choses, un écrou dévissé, une roue voilée, une rupture de fourche, peuvent occasionner les pires accidents, cela devient à la fois hilarant et farouche! — Du reste, lorsqu'on assiste à n'importe quelle chute de bicyclette, la première idée n'est-elle pas d'en rire, et ne constate-t-on quelques moments après seulement que le bicycliste s'est ouvert la tête sur le pavé?

Les automobiles, elles, plus sinistres et tragiques encore si possible, sont d'une joie bien plus inénarrable aussi, à cause de leur lourdeur massive de grosses pierres de taille prises d'hystérie locomotrice, et surtout des nobles casquettes d'amiraux russes et des magnifiques lunettes noires des maîtres du 100 à l'heure qui les conduisent! — Tueuses de canards, renverseuses de cro-

quants et pourfendeuses de veaux, elles sèment. ainsi que les chevauchées de certains seigneurs-bandits du moyen-âge, la terreur et la mort dans les campagnes! — La ressemblance s'arrête d'ailleurs là, car la conclusion ordinaire étant, si j'ose le dire, les quatre fers en l'air ou la panne irrémédiable à quelque carrefour, les nobles casquettes d'amiraux russes ne recouvrent bientôt plus que des têtes de gros bourgeois très vexés.

Une première raison du perpétuel mélange de grotesque et de tragique de l'époque contemporaine, semble donc être, n'est-ce pas, cet esprit d'analyse sans cesse grandissant, disséquant jusqu'aux bicyclistes et aux chauffeurs, cherchant les revers de toutes les médailles, déshabillant chaque grand homme pour le surprendre en négligé, en robe de chambre, et que j'ai baptisé un peu paradoxalement du nom d'esprit journalistique ou concierge (le journalisme étant un conciergeat écrit, et le conciergeat un journalisme parlé).

Je vais en noter une seconde plus importante, qui est l'agglomération même de la masse humaine, dans ces villes-pieuvres, ces villes-tentacules, dont parle l'un des plus grands poètes actuels, M. Emile Verhaeren, agglomération destructive non seulement de toute énergie et de toute sève, mais aussi de tout geste ayant du recul et de la noblesse, perdu désormais dans le même et perpétuel encombrement!

Ainsi, pour continuer la série des moyens de transport, n'est-il pas effrayant de penser aux tassements ridicules des omnibus, tramways, chemins de fer, et en même temps à tous les accidents terribles, déraillements, tamponnements, renversements, suspendus à tout moment au-dessus de la tête du public qui y voyage?

On est là, possédant juste son petit quantième de place, pas un pouce de plus, dans des voitures ou des wagons clos, au milieu

d'un vacarme assourdissant de ferrailles, ayant, par un excès de confiance admirable, complètement remis sa vie à quelqu'un qu'on n'a jamais vu et que l'on ne verra jamais, mécanicien, wattmann, cocher!

Dans l'avenue de genoux à angles droits qui s'alignent implacables le long du compartiment, pointant durement lorsqu'on les frôle au passage, l'on s'est, au prix de combien de peines, glissé vers les vingt-cinq centimètres carrés accordés à son séant, s'y infiltrant avec tout le doigté et la délicatesse imaginables! A gauche déborde un gros monsieur trop aimable, à droite se rencoigne une vieille dame à cabas, très desagréable elle, il suffit de la regarder! Et comme votre gracieux voisin ne cesse par le fait même de sa corpulence de vous faire mille avances, vous êtes bien forcé de vous réfugier vers votre voisine, qui ne discontinue pas de vous accabler de ses regards courroucés! Puis, vous observez les choses les plus cocasses : des voyageurs ont d'étonnantes quintes de toux, bâillent à se décrocher la mâchoire, ronflent avec des organes d'une fantaisie absurde, échevelée. Quelques-uns cèdent à des attaques de danse de Saint-Guy, à des impatiences communicatives dans les muscles extenseurs des jarrets ou des mollets, qui font tressauter les banquettes! Vite, vous vous sentez gagné par elles! Vous vous surprenez à lancer des coups de pied à un vieillard podagre assis vis-à-vis de vous, qui se met à gémir comme un instrument de musique, ou à une jeune personne de quarante cinq printemps, rougissant effroyablement, et ayant l'air de croire qu'en lui appuyant ainsi sur l'orteil, vous en vouliez à sa vertu. Si vous souffrez d'un gros rhume, tout le monde vous imposera le courant d'air et les fenêtres ouvertes! Si vous n'en souffrez pas, soyez persuadé que vous rencontrerez un honorable enrhumé qui s'entêtera à les tenir fermées! Vous serez

assourdi par de petits enfants qui crieront à tue-tête dans les bras de leurs nourrices. Des relents de toute sorte vous écœureront. Même en première classe vous constaterez que souvent des gens dissimulent des fromages dans leurs nécessaires de voyage! Et d'autres des boucs dans leurs valises, ça ne fera vite aucun doute pour vous! Plusieurs cracheront! Renifleront! Eternueront! Tiendront à vous narrer leur vie entière depuis leur naissance, y compris leur mariage et leur divorce, sans que vous les ayez priés! Ou bien, resteront cois dans leur morgue et dans leur barbe, sans consentir à vous révéler le nom de la station où vous allez arriver! Tout le temps, vous serez vous-même forcé de garder une attitude, comment dirais-je? de console, de console de cérémonie, dont vos pieds seraient les bases, vos genoux les tablettes, votre poitrine et votre tête les sculptures et l'écusson. Si le voyage est au long cours et que vous souhaitiez dormir, vous aurez beau vous coucher sur un côté en chien de fusil très ramassé, sur l'autre en boule très diminuée, vous pencher en avant en saule-pleureur, vous agenouiller et poser votre tête sur la banquette, ainsi que si vous alliez dire vos prières toute la nuit, le sommeil vous fuira, et pourtant vos compagnons dormiront, abrités par des bérets, des châles, des foulards, des abat-jour en papier, vous imposant qui son torse, qui ses jambes, qui sa tête congestionnée et ronflante.

Et tout d'un coup, au moment juste où vous alliez malgré tout les imiter enfin, retentira un choc effroyable, fatal, désastreux! Les banquettes se rapprocheront! Les portières se fendront! Toutes les valises tomberont des filets comme autant de projectiles! Pris d'un affolement épouvantable vous vous sentirez de plus en plus emprisonné, engoncé, sous des cloisons qui se briseront, s'émietteront, sous des plafonds qui vous tenailleront, vous

écraseront, vous étoufferont ! De toutes parts des cris, des râles, des hurlements ! Puis plus rien ; on agonisera ! On mourra par compression, sans avoir pu faire un geste, sans avoir pu se relever, se détendre, conservant la position ridicule, rapetissée, ratatinée, que l'on possédait lorsque l'accident se produisit ! L'on se sentira aplati, muré vivant dans des boîtes informes, tels des cercueils pour gens assis que l'affreux tamponnement aura assis encore davantage, jusqu'à les faire rentrer dans leurs sièges !

Le grotesque régnait là tout à l'heure, il y a une seconde à peine, et voici que l'horreur et le tragique surviennent en coup de tonnerre à sa place !

Et dans les autres agglomérations, les choses ne se passent-elles pas de même, de la façon la plus ridicule d'abord, puis tout d'un coup tragiquement et lamentablement.

Dans les foules avec leurs lazzi, leur exubérance, leurs joies, puis leurs brutalités, leurs remous terribles ?

Dans les fêtes publiques avec leurs feux d'artifice excitant l'enthousiasme et les cris, puis leurs estrades et leurs échelles qui se brisent ?

Dans les expositions avec leurs palais illuminés, historiés, dorés, tout leur luxe et leur clinquant, puis la fragilité de leurs matériaux soudain rompus sous le poids des promeneurs ?

Dans les grands incendies se développant au milieu de galas et de spectacles ?

Dans les grands enterrements qui ne sont au début qu'une récréation pour les amateurs de cortèges ou de couronnes, et qui tournent parfois en révolution ?

Une troisième cause, et, je dois le dire, la plus fréquente celle-là de ce mélange inouï du terrible et du grotesque à cette curieuse époque où nous vivons, se trouve dans la nature même de l'esprit

des gens, dans leur désir croissant de sortir de l'agglomération dont je parlais tout à l'heure, et dans la marche concomitante, parallèle, d'un sort profondément ironique, qui tend à les y rejeter aussitôt qu'ils cherchent à s'en dégager !

Si vous préférez, nous pourrions dire d'un côté dans la vanité des gens, de l'autre dans le hasard qui semble particulièrement tenir à les remettre à leur place !

Je viens de parler des incendies ! Avez-vous remarqué le nombre incalculable de héros rétrospectifs qui prétendent avoir pénétré dans la salle en flammes, avoir sauvé une foule de femmes et de jeunes filles qu'il leur serait d'ailleurs fort difficile de retrouver ? Et ceux plus incalculables encore qui, désirant coûte que coûte avoir fait partie de la catastrophe, par ce désir inhérent à chaque être de jouer un rôle dans quelque chose d'important, vous racontent comme quoi ils allaient entrer sur le lieu du sinistre ou venaient d'en sortir, précisément à la minute où celui-ci se produisit ? Que diraient-ils s'il se reproduisait au moment même où ils racontent leurs exploits, et qu'ils soient réellement forcés d'en faire partie cette fois ?...

D'autres héros plus actuels, trop actuels même, sont également ridicules. Prenez une promotion de nouveaux décorés. Voilà une série de gens qui à peine ont-ils un petit ruban attaché à la boutonnière, descendent sur les boulevards de leur cité, levant fièrement la tête, bombant la poitrine, arrondissant noblement la jambe, selon la coutume des chevaux de cirque ou de grande maison, persuadés en leur for intérieur qu'ils sont un peu Achille, Agamemnon, le roi Salomon, le fameux Alexandre ou Iskandar à Deux-Cornes, sans vouloir se rappeler qu'il vient de paraître un millier d'autres Achilles ou Agamemnons en même temps qu'eux, qu'il en parut autant six mois avant, autant un an

avant, et de même encore avant! S'ils ne peuvent, en dépit de tous leurs efforts, attacher cette décoration officielle à leur jaquette ou à leur redingote, vous savez qu'ils se rabattront sur celles moins importantes mais agréables encore à considérer, que confèrent le Pape, la République Dominicaine et les Sociétés de Gymnastique!

Aussi, quand on pense qu'ainsi paré, avec ce dernier coup de fion qu'est pour un homme une rosette, le moindre tuyau de cheminée tombant sur leurs têtes du haut d'une maison quelconque, peut interrompre subitement leurs rêves de gloire et leurs promenades de victoire, cela ne devient-il pas profondément douloureux, et cependant extrêmement réjouissant en même temps. N'est-ce pas d'ailleurs l'histoire des fameux ténors qui font tout d'un coup des couacs au milieu de leurs morceaux, des pianistes qui manquent leurs traits. Quelle mine, ces chanteurs et ces exécutants qui prétendent nous apporter l'idéal et qu'un sort ennemi force à ne nous servir qu'un idéal raté.

Et le chapeau haute-forme, cet ajouteur de majesté pour gens qui rêvent d'en avoir et n'en ont pas, est-il assez caractéristique de cette époque, où chacun cherche à se distinguer des autres et arrive à être exactement comme les autres? Y a-t-il rien de plus typique que ce couvre-chef, principal ornement d'un siècle qui désire avant tout être pris en noblesse, et arrive à reculer les limites d'un grotesque et d'un sinistre qui n'eurent guère d'équivalents jusque-là?

Nous ne vivons plus, hélas! que pour la pose, pour la galerie, et de moins en moins pour nous-mêmes!

Dès l'âge de quinze ans nous ne fréquentons que toutes sortes de célébrités de tout accabit, des champions athlétiques ou vélocipédiques; et nous serons bientôt champions nous-mêmes,

recordmen de ceci ou de cela, de l'heure, de la minute ou du quart d'heure !

A vingt-cinq ans, ce seront les jockeys des champs de courses qui deviendront nos amis, nous confiant leurs renseignements et leurs tuyaux : puis les comédiens des petits théâtres et des concerts que nous nous efforcerons d'imiter dans les salons !

A trente ans, nous passerons aux hommes politiques, qui sont un peu les Bons Dieux modernes, puisqu'ils se révèlent aux fidèles sous la forme de toutes sortes de faveurs et de bureaux de tabac, et nous serons même au tu et à toi avec quelques ministres des postes et télégraphes que nous appellerons par leurs prénoms.

A propos d'hommes politiques, je parlais tout à l'heure du très à la mode M. Paul Deschanel !

Eh bien, je certifie ceci, c'est que tout le monde à Paris tient à le connaitre et le connait. Il suffit, pour en être persuadé, d'avoir vu la cohue qui se produisit lors du mariage de ce nouveau dauphin de France !

Des généraux, des ministres, des sénateurs, des gouverneurs d'importantes maisons de crédit acceptèrent de rester durant des heures en plein air sur une place, afin de pouvoir, à la fin, lui serrer la main et lui affirmer toute l'estime qu'il leur inspirait !... Ils sentaient qu'il importait absolument d'assister à ses noces ! Que c'était une question capitale d'élégance et de chic, d'être ou de ne pas être, comme on dit dans *Hamlet*, que de s'y trouver ! Qu'il fallait, si l'on voulait rester du Tout-Paris des premières sensationnelles, aller présenter ses respects à la redingote de l'illustre homme d'Etat qui, on se le rappelle, par une merveilleuse intuition des révolutions à faire, j'entends de celles qui éveillent et suscitent la popularité, avait arboré avec un courage

et une audace mémorables la cravate de couleur et la redingote à la place de la cravate blanche et de l'habit

Et de même que par affectation de snobisme, afin de bien se prouver à soi-même à quel point l'on était répandu, l'on tient ainsi à avoir l'air d'être au mieux avec ce héros du *high-life* parlementaire, et à se sentir un peu un sous-héros en le connaissant; de même on ne voulut à aucun prix avoir fréquenté une autre célébrité d'un genre tout différent, quoique très remarquable aussi, le sympathique jeune homme coupé en morceaux qui est exposé à la Morgue depuis quatre mois, attendant toujours une visite et n'en recevant point, car, il faut bien le dire, il est vraiment peu flatteur pour la respectabilité de ses amis et connaissances de compter au nombre de leurs relations un adolescent ayant aussi mal tourné!

Il semble même, en y réfléchissant, que ce malheureux assassiné ne fut jamais connu de personne, puisqu'il figure toujours dans son tiroir frigorifique, et que qui que ce soit ne le réclama jamais!... Qu'il n'appartint à aucune famille puisque nulle n'en voulut! Qu'il n'eut ni père ni mère, ni frère ni sœur, ni cousin, ni cousine, ni camarade, ni maîtresse, ni quoi que ce soit.

Et cela me rappelle le mot de cette hôtelière, à laquelle un de ses clients, montrant un jour une photographie de l'infortuné, que par un procédé ingénieux il venait de doter de cheveux et d'un nez : « Mais c'est l'ancien garçon que j'ai renvoyé! C'est Jules! » s'écria aussitôt la bonne dame. — « Allez donc en prévenir la Sûreté, car c'est le jeune homme coupé en morceaux! » riposta le client. — « Si c'est lui, » riposta son interlocutrice d'un ton sec, « vous pensez bien que je n'irai pas déconsidérer ma maison, en disant que j'employais un garçon qui en est venu à se faire découper ainsi! »

Eh bien, je mets en fait que si le malheureux en question avait été le dauphin de France dont je parlais tout à l'heure, au lieu d'être l'individu quelconque qu'il est désormais avéré que qui que ce soit n'a jamais connu, non seulement cette hôtelière, mais la plupart des Parisiens auraient été extrêmement flattés d'aller témoigner de son identité à la Morgue et qu'ils se fussent disputés à prix d'or les suprêmes morceaux de sa précieuse redingote, de même que s'ils eussent été des morceaux de la vraie croix !

Vous le voyez, le grotesque permanent, ainsi que le tragique, se trouvent à chaque instant unis, mêlés, confondus, se donnent continuellement la main dans cette existence contemporaine qui nous entoure. Que la cause en soit l'esprit d'analyse ou l'agglomération, la vanité personnelle ou un hasard accentuant la folie des ambitions et la cruauté des événements, ils se hâtent de se rejoindre et ne se quittent plus !

Je tenterai donc de les observer maintenant non plus en eux-mêmes, en nous ou autour de nous comme je viens de le faire, mais dans l'art et la littérature qu'ils sont en train de modifier infiniment, et ce sera là la seconde partie de cette conférence, si vous le permettez.

Je ne comprends pas d'abord pourquoi les vrais artistes, dont l'idéal doit être avant tout une exaltation profonde, une adoration extatique et un agenouillement devant la vie et ses manifestations, se priveraient de gaîté de cœur de la moitié même de cette vie, ne la voyant soit qu'en tragique, soit qu'en grotesque, sans vouloir la laisser complètement être ce qu'elle est. Il me semble que s'ils agissent de la sorte, et ne consentent à considérer qu'une partie seulement de ce qui se passe autour d'eux, leur art ne sera bientôt plus doué d'une vitalité et d'un intérêt suffisants, ne

trouvera plus de nouveaux matériaux lui permettant de se renouveler, et aboutira à une impasse.

Qu'est par exemple devenu ce « Parnasse », qui se refusait à connaître le monde autrement qu'en noblesse? Qui s'efforçait de le représenter comme un éternel marbre afin de lui ajouter encore plus de majesté! Tout son effort ne consista-t-il en somme à ériger un magnifique piédestal pour une statue qui n'exista pas? Ne mourut-il point, parce que, de parti pris, il affectait de ne point tenir compte de tout un côté de la réalité, qui cependant existait à côté de saraideur figée, marmoréenne !...

Et s'il s'agit de prose! Est-ce que les écrivains qui ne virent que le comique et le grotesque, en fermant les yeux à toute grandeur héroïque ou tragique, comptent seulement aujourd'hui comme écrivains? Qu'est devenu ce Paul de Kock qui jadis enchantait nos pères? Et même feu Eugène Labiche, dont il y a quelques années on voulut faire un génie, et qui n'est simplement qu'un vaudevilliste, c'est-à-dire un homme considérant ce qui ce passe sous un angle de convention, et non pas dans sa vérité vraie?

Est-ce que le peuple, qui parce qu'il est simple est dans la raison toujours, aura du goût pour les vaudevilles et les opérettes de ces messieurs, écrits surtout en vue des gens qui viennent de bien dîner, et auxquels convient un genre de spectacles approprié? En aura-t-il davantage pour ces tragédies du vieux répertoire, où les pères qui assistent aux pièces croustillantes des petits théâtres, délèguent leurs fils pour les inciter à la belle littérature et à la vertu? Le seul genre d'œuvres qu'il écoutera avec plaisir, ne sera-t-il pas le drame, malheureusement descendu aujourd'hui au sous-genre du mélodrame, mais contenant toujours et quand même du rire et des larmes, de la joie

et de la douleur, du tragique et du grotesque, comme la vie?

Les lectures de ce même peuple seront-elles les romans tristes et distingués pour personnes du meilleur monde de MM. Feuillet et Bourget, ou les gaudrioles pour fonctionnaires en goguette de MM. Silvestre ou Chavette?

Non! Ce seront les grands romans si profondément passionnants parce qu'ils contiennent l'existence entière, dont les types immortels sont *Notre-Dame de Paris* et les *Misérables* de Victor Hugo, malheureusement tombés depuis à la forme presque dégradante du roman-feuilleton!

A bien réfléchir pourtant, sont-ce les romanciers-feuilletonistes souvent sans talent, mais qui du moins respectèrent le goût inné du peuple pour toutes les intensités joyeuses ou douloureuses de l'existence, que nous devons détester le plus, ou plutôt cette école de littérateurs qui, lors du siècle intitulé par M. Brunetière et les professeurs de l'Université grand siècle, rejetèrent sans le comprendre l'art populaire du moyen-âge, décrétant qu'on pleurerait tout le temps à certains spectacles sans y rire, qu'on rirait tout le temps à d'autres sans y pleurer! Pourquoi cette séparation tranchée entre le tragique et le comique, puisqu'il ne se trouvait plus dans l'existence que des hommes très simples, capables indifféremment de comique et de tragique, ne faisant pas le moins du monde figure de héros ou de bouffons? — A quoi servit cette gageure de la part des contemporains de Boileau, de se soumettre à toutes les digestions des spectateurs, leur disant : « Nous vous donnerons des pièces pour pleurer, quand vous serez en disposition de pleurer! — Des pièces pour rire quand vous serez en disposition de rire! » — Pour quoi pas alors des pièces avec d'autres piments spéciaux, quand ils seraient en disposition d'autre chose? Comme d'ailleurs on n'a pas manqué de le faire depuis?

La faute littéraire de ce pseudo-grand siècle a été, selon la méthode très prônée à la cour de Louis XIV, de trop distinguer, de trop codifier, de trop créer de genres, de sous-genres, de divisions, de subdivisions, ayant de moins en moins de rapport avec l'existence, d'établir trop de lois, de règles, de sous-règles, telle celle des trois unités tragiques, devenue tout à fait incompréhensible maintenant ! D'embourgeoiser l'art, et de le réduire au lieu de le laisser ce qu'il devait être, — une sorte de levain capable à certains moments de soulever et de faire vibrer les masses — à une manière de passe-temps pour beaux esprits et de délassement pour rentiers !

N'est-ce pas de lui d'ailleurs que datent cet hôtel de Rambouillet, et ces Précieuses qu'avec tant de justice fustigea Molière !

N'eût-il pas dû, ce faux grand siècle, comme aux vraies grandes époques, aux époqu s d'union entres les hommes, et non pas de séparation entre eux, écrire pour les bourgeois comme pour le peuple, pour les nobles comme pour les bourgeois ? — N'eût-il pas dû, se rappelant que la vie est toujours l'unique règle, chanter la vie tout entière avec ses naissances et ses deuils, ses soirs d'orage et ses jours radieux, à tous les vivants qui étaient là pour le comprendre, et auxquels il suffisait d'avoir simplement une âme humaine pour cela ? — N'eût-il pas dû se souvenir d'un autre siècle, celui du vieil Homère ? — D'un autre, celui du grand Shakespeare ? — Et tenter, comme le tenta depuis Victor Hugo, et cela restera son éternel honneur, de réconcilier entre elles toutes les fractions ennemies d'un même monde, pour qu'elles puissent écouter enfin la parole d'un poète, entendre la parole de Dieu ?

Il est évident maintenant que dans les arts plastiques, peinture et sculpture par exemple, les tableaux et les statues ne représen-

tant seulement qu'un instant d'une scène, ou un geste d'un individu, cette scène et ce geste pourront être, selon les cas, comique ou tragique, et que l'alliance de ces deux éléments deviendra d'autant plus difficile, qu'au lieu des fresques, des décorations et des grands groupes sculpturaux de jadis, en se contente à peu près aujourd'hui de moulages ou de photographies.

Ce n'était pourtant guère là la tradition de vos grands artistes bataves ou flamands, Rembrandt, Rubens, Jordaens et ce merveilleux Quentin Metsys, qui surent si admirablement profiter de toute la vie d'autour d'eux pour la reproduire sur leurs toiles, trouvant le moyen de mêler toutes les comédies et toutes les tragédies dans leurs tableaux! Qui, représentant des scènes historiques, prirent leurs modèles non point parmi ces individus à casques de pompiers qu'on semble élever en pépinière dans toutes les écoles de beaux-arts de l'univers, mais parmi les gens mêmes de leur époque, avec leur simplicité, leur naturel, leur ruse, leur franchise, leur gaité, leur tristesse, leur méchanceté, leur tendresse, toutes la plupart du temps vivantes et saillantes en même temps! Vous connaissez ces tableaux de donateurs, où, sous un prétexte religieux quelconque, Annonciation, Adoration des Mages, des Bergers, les différents membres d'une famille, avec leurs psychologies caractéristiques, se trouvent groupés?

Vous citerai-je d'autres œuvres, où l'alliance entre les divers modes de la vie est encore plus flagrante? La Salomé, du Triptyque de Quentin Metsys à Anvers, où la figure ignoble et bestiale d'Hérode, jointe à celle si perfide d'Hérodiade et à l'inconscience absolue de l'inouïe petite danseuse qui vient leur apporter la tête de saint Jean, où cet odieux, ce joli, ce grotesque font surgir le drame le plus tragique et le plus empoignant qui soit? Ou bien cet étonnant Breughel du Musée du Louvre, les aveugles qui

se tiennent par la main et aboutissent à un fossé, dont tout l'art semble être de suggérer par des moyens presque comiques une tristesse et une horreur qui vous étreignent? Ou bien le *Triomphe de la Mort* du même Breughel? N'y a-t-il pas un certain rapport entre l'art du vieux maître flamand et celui de votre grand Maurice Maeterlinck? Ou bien encore Jérôme Bosch?

Est-ce que la peinture allemande, avec ses inventions lugubres, ses danses macabres, ne sembla pas colliger tout le funambulesque et tout l'absurde de l'existence, pour le reporter tragiquement sur la tête de ses morts?

Même dans la peinture italienne, chez les énigmatiques têtes du Vinci par exemple, sait-on si les étranges yeux qui les éclairent et qui sont presque tout en elles, — car Vinci a été le peintre immortel des yeux et des âmes, — se préparent à des tendresses câlines, chattes, forcenées, ou à l'assassinat? Regardez quelque temps la *Mona Lisa*, la *Joconde*, et dites si c'est une amante, et quelle amante mystérieuse et prudente alors, ou une empoisonneuse simplement? Pour qui se lèvent ces paupières en rideaux de théâtre, ces paupières lourdes, chargées de mensonges, de pureté, — de promesses, on ne sait? Pour quelle raison, d'où que vous la contempliez maintenant, vous poursuit-elle de ses lancinants regards qui s'attachent à vous, à travers les groupes de visiteurs, jusqu'au fond de la galerie, jusqu'aux portes de la salle, vous murmurant insidieusement aux oreilles : « Si tu as trouvé mon secret, garde-le au fond de ton cœur et ne le révèle... ne le révèle jamais! » Et le *Saint Jean-Baptiste* du même Vinci?

Dans la peinture espagnole, est-il besoin de citer Ribera, le grand Velasquez, qui prit ses sujets partout où il les trouvait, parmi les rois, les infants, les nains, les fous; et ce prodigieux

Goya surtout, qui semble être l'un des champions de ce mélange d'autant plus nécessaire que nous avançons dans la vie, du tragique et du grotesque mêlés ?

Est-ce qu'en France, Edouard Manet, le peintre de l'*Olympia*, ne tenta pas de continuer pour nous cette œuvre admirable et quasi prophétique du peintre espagnol ? Est-ce que Daumier, puis Degas ne partirent pas de principes identiques, comprenant que le tragique des personnages se trouve parfois dans leur déformation ?

Le grand sculpteur Rodin, voulut-il dire autre chose, avec ses *Bourgeois de Calais*, sa statue de Balzac, et tous les petits groupes navrés, torturés d'amour, entre les bouches desquels passe le souffle divin !

Ici même, Mesdames, Messieurs, en Belgique, ne possédez-vous en ce moment un maître, un très grand maître du terrible et du grotesque ? M. James Ensor ! Son *Hop-Frog*, sa *Luxure*, son *Entrée du Christ un jour de Mardi-gras à Bruxelles*, et toute cette suite eaux-fortes teintées qu'il nous donne, ne comptent-elles pas parmi les plus étonnants chefs-d'œuvre d'aujourd'hui ?

En littérature, plus encore qu'en peinture et en sculpture s'il est possible, un mouvement définitif s'est produit dans la plupart des pays d'Europe et d'Amérique depuis la seconde moitié de ce siècle (du précédent siècle plutôt, puisque nous voici au vingtième), tentant de remettre en valeur toutes les parties de l'âme humaine laissées en jachère par des écoles qui voulurent codifier l'art, l'assujettir à des lois, et prétendirent le reléguer dans des jardins réservés, au lieu de lui laisser la grande nature, ouverte et libre devant lui !

Edgar Poe, l'auteur de la *Chute de la Maison Usher* et

d'*Euréka*, dont l'influence sur tous les écrivains de ce temps a été capitale, est parti, dans ses admirables *Histoires extraordinaires* et dans celles qu'il intitula ensuite *Grotesques et sérieuses*, d'une foule de faits extérieurs la plupart du temps intrigants, déroutants, ridicules, pour monter peu à peu dans l'intérieur de l'âme humaine, où il les transforma en désirs inouïs de science, en appétits et en soifs de bonheur et d'amour éperdus !

Une légion de littérateurs et d'artistes le suivirent dans cette voie, constatant en effet comme lui que tout le comique est autour de nous, et que le drame débute seulement quand cette extériorité commence à rentrer à nous-mêmes, et que nous nous prenons à nous demander la raison de ce monde immense, prodigieux et fou qui nous entoure ! Que nous sentons nous perdre dans ses tourbillons et dans ses méandres, de même que ceux qui se noient dans une rivière.

En Angleterre Wells et Kipling, en France Villiers de l'Isle-Adam et toute une école de prosateurs et de poètes, à commencer par Rollinat et Baudelaire, le suivirent.

Est-ce que ce dernier, dans une pièce à jamais mémorable, et qui devint presque le manifeste de la nouvelle école, ne déclara pas que presque rien ne doit être négligé de la vie, même de sa hideur et de son abomination, car tout sujet, même le plus ignoble, recèle une flamme qui le rend à jamais immortel et glorieux !

Rappelez-vous l'objet que nous vîmes, mon âme,
Ce beau matin d'été si doux :
Au détour d'un sentier une charogne infâme
Sur un lit semé de cailloux.

Et après avoir dépeint cet abominable chef-d'œuvre de pourri-

ture et de putréfaction, et les mouches qui bourdonnaient sur son ventre putride, et la chienne inquiète qui voulait en reprendre un morceau, le poète ne dégage-t-il pas en trois strophes éternelles comme la beauté, toute la grandeur et le tragique qui y est contenu ?

Et pourtant vous serez semblable à cette ordure,
A cette horrible infection,
Étoile de mes yeux, soleil de ma nature,
Vous mon ange et ma passion.

Oui, telle vous serez, ô la reine des grâces,
Après les derniers sacrements,
Quand vous irez, sous l'herbe et les floraisons grasses,
Moisir parmi les ossements.

Alors, ô ma beauté ! dites à la vermine
Qui vous mangera de baisers,
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
De mes amours décomposés !

L'influence de Charles Dickens et de ses succédanés Thackeray, Elliott, qui vinrent à leur tour prôner le mélange du comique et du sentiment, de l'ironie et de la tendresse, fut également définitive sur les écrivains de notre temps.

La conception du grand romancier anglais, quoique n'allant pas aux deux extrêmes comme celle de Poe, et n'ayant pas cette apparence d'un immense appareil masticateur qui broierait tout le grotesque autour de lui pour le transformer en idéal, est cependant assez identique à celle-ci, suit une voie pour ainsi dire

parallèle, et mélange dans la même proportion presque tous les éléments gais ou tristes de cette existence ! Elle semble cueillir autour d'elle toutes les petites douleurs, toutes les petites joies, tous les pauvres ridicules de la pauvre humanité, pour en composer un bouquet bigarré et charmant,que nous n'oublierons plus une fois que nous en aurons respiré l'odeur, parce que nous y aurons retrouvé toutes les chères fleurs qui émaillèrent le sentier de notre vie.

On sait qu'Alphonse Daudet procéda directement de Dickens, et que le *Petit Chose* n'est pas bien éloigné de la *Petite Dorritt* ! Si l'un immortalisa M. Pickwick, l'autre immortalisa également ce fameux *Tartarin de Tarascon* qui s'en va pérégriner sur les Alpes.

Actuellement encore, toute une école de jeunes auteurs, — dite je ne sais trop pourquoi des Humoristes, car elle est beaucoup plus sentimentale qu'humoriste, ou du moins elle mêle à des doses assez fortes le sentiment à l'humour — et dont les représentants les plus marquants seraient par exemple MM. Jules Renard, Pierre Veber et Capus, procède également et directement de Dickens.

M. François Coppée lui-même, qui débuta jadis avec Daudet, subit comme lui l'influence du grand romancier anglais !

Mais combien il la subit mal, Mesdames et Messieurs, et combien, sous prétexte de nous apitoyer sur les misères des Humbles, il augmenta simplement le grotesque de ces misères, sans jamais nous faire entrevoir l'adorable fleur éclose à côté.

Un grand poète, décédé depuis une vingtaine d'années, Charles Cros, dont vous trouverez d'ailleurs également le nom dans tous les traités de physique, car, par une bizarrerie étonnante, il fut aussi l'inventeur du téléphone avant Graham Bell, nous laissa de

cette manière que j'appellerai « pitoyable » du poète des Humbles, à côté de sa manière « à panaches » pour drames à l'Odéon, des pastiches vraiment réussis.

En voici quelques-uns.

VUE SUR LA COUR

La cuisine est très propre et le pot-au-feu bout
Sur le fourneau. La bonne attendant son troubade
Épluche en bougonnant légumes et salade.
Ses doigts rouges et gras avec du noir au bout,
Trouvent les vers de terre entre les feuilles vertes.
On bat des traversins aux fenêtres ouvertes.
Mais voici le pays. Après un gros bonjour,
On lui donne la fleur du bouillon; leur amour
S'abrite à la vapeur du pot, chaud crépuscule...
Et je ne trouve pas cela si ridicule.

Un autre :

TABLEAU

Enclavé dans les rails, engraissé de scories,
Leur petit potager plaît à mes rêveries.
Le père est aiguilleur à la gare de Lyon.
Il fait honnêtement et sans rébellion
Son dur métier. Sa femme, hélas! qui serait blonde,
Sans le sombre glacis du charbon, le seconde.
Leur enfant, ange rose éclos dans cet enfer,
Fait de petits châteaux avec du mâchefer.
A quinze ans il vendra des journaux, des cigares :
Peut-être le bonheur n'est-il que dans les gares!

Un dernier :

CŒUR SIMPLE

Dans les douces tiédeurs des chambres d'accouchées,
Quand à peine à travers les fenêtres bouchées
Entre un filet de jour, j'aime, humble visiteur,
Le bruit de l'eau qu'on verse en un irrigateur
Et les cuvettes à l'odeur de cataplasme.
Puis la garde-malade avec son accès d'asthme,
Les couches où s'étend l'or des déjections,
Qui sèchent en fumant devant les clairs tisons,
Me rappellent ma mère aux jours de mon enfance;
Et je bénis ma mère, et le ciel, et la France!

Vous voyez que d'après Charles Cros M. Coppée était déjà nationaliste.

L'influence la plus considérable sur la littérature et le roman contemporains, fut celle de Zola et de son école, et j'entends par là de ceux qui, fervents adeptes du progrès moderne, soumirent, sous le nom de réalisme, de naturalisme, leur imagination et leurs facultés d'artistes à des méthodes scientifiques et rationnelles d'investigation.

Déjà dans sa *Comédie humaine* Honoré de Balzac n'avait pas craint de mêler tous les hauts et les bas, tout le terre-à-terre et le grandiose de la vie contemporaine. César Birotteau, Camusot et l'illustre Gaudissart y frayaient avec le père Goriot, ce nouveau roi Lear, et Modeste Mignon ; Mme Graslin continuait à porter éperdument son cilice tandis que Grandet moribond tentait de voler la croix d'argent que lui donnait le prêtre à baiser ; et un homme capable de toutes les bassesses et de toutes les grandeurs, de tous

les héroïsmes et de toutes les vilenies, Vautrin, dépassait de toute la puissance de son criminel génie la foule des comparses autour de lui.

Chez Zola le même mélange de grandes figures de révolte et d'une tourbe humaine conduite par les sens et par l'instinct apparait. On a reproché souvent à ce maître, d'une puissance étonnante et d'un labeur infatigable, sa hantise du stupre et de la luxure, et l'on a dit qu'il n'apercevait l'humanité qu'à travers ses plus bas côtés. Je ne le crois pas, et faisant d'ailleurs mes réserves sur le sens et le but de son œuvre, je le louerai au contraire de n'avoir pas craint de conserver son tempérament intégral au cours de ses œuvres, et d'avoir persisté à voir le monde à travers ce tempérament ! Je le louerai d'avoir écrit *Pot-Bouille* aussi bien que *Germinal*, le *Rêve* comme *le Ventre de Paris*, montrant par là qu'aucune manifestation de la vie contemporaine, aussi grotesque ou d'ailleurs aussi tragique fût-elle, ne devait laisser indifférent un vrai romancier.

Vous savez la foule d'auteurs, qui d'ailleurs avec une technique fort diverse, et des moyens d'exécution souvent opposés la plupart du temps, se recommandent en France d'Emile Zola. Je n'insisterai pas sur leur compte.

Mais je tiens à signaler ici deux grands romanciers dont la conception, sans avoir rien de commun avec celle de l'auteur des *Rougon-Macquart*, est pourtant parallèle à la sienne, mais qui sont encore bien davantage, Mesdames, Messieurs, des fils de vos grands peintres flamands, de votre merveilleux Rubens, de votre grande et forte race d'artistes épris follement de toute la vie quelle qu'elle soit, où qu'elle se trouve, révoltés furieusement contre tout ce qui n'est pas cette vie, débordants de sève, d'énergie et de sang, j'ai nommé Georges Eekhoud et Camille Lemonnier.

Et surtout je m'incline profondément devant un de vos très grands poètes, dont j'ai déjà parlé tout à l'heure, peut-être le plus grand poète français contemporain, l'auteur des *Villages illusoires* et des *Campagnes hallucinées*, Emile Verhaeren.

J'entends encore son *Passeur d'eau*, cherchant à aller retrouver celle qui le hèle là-bas sur la rive, celle qui sans doute lui révélera le rêve, l'idéal, la beauté, son *Passeur d'eau* dont les rames éclatent et cassent, tandis que tout son corps craque d'efforts et que son cœur tremble de fièvre et d'épouvante :

Le passeur d'eau comme quelqu'un d'airain
Planté dans la tempête blême
Avec l'unique rame entre ses mains
Battait les flots, mordait les flots quand même.
Ses vieux regards hallucinés
Voyaient les loins illuminés
D'où lui venaient toujours la voix
Lamentable, sous les cieux froids.

La rame dernière cassa
Que le courant chassa
Comme une paille, vers la mer.

Le passeur d'eau, les bras tombants
S'affaissa morne, sur son banc,
Les reins rompus de vains efforts.
Un choc heurta sa barque à la dérive.
Il regarda derrière lui la rive :
Il n'avait pas quitté le bord.

Les fenêtres et les cadrans,
Avec les yeux béats et grands

Constatèrent sa ruine d'ardeur,
Mais le tenace et vieux passeur
Garda tout de même, pour Dieu sait quand,
Le rameau vert entre ses dents.

Nous aussi, gardons un rameau vert, nageons toujours vers l'idéal et la beauté, mais sachons, comme l'admirable passeur d'Emile Verhaeren que toute la vie consiste à se débattre au milieu des remous sinistres et grotesques de la rivière.

D'autres poètes, Verlaine par exemple, ont mêlé dans leurs œuvres la tendresse la plus active à l'ironie, et malgré son expresse recommandation de fuir du plus loin « la pointe assassine », que d'ailleurs il n'observa jamais, la caresse à l'esprit et à la raillerie.

Y a-t-il rien de plus grotesque et de plus sinistre à la fois que ces fameux vers représentant l'intérieur d'une geôle où tournent en rond des prisonniers.

La cour se fleurit de souci
Comme le front
De tous ceux-ci
Qui vont en rond,
En flageolant sur leur fémur
Débilité,
Le long du mur
Fou de clarté !

Tournez, Samsons sans Dalila.
Sans Philistin.
Tournez bien la
Meule au destin !

Vaincu risible de la loi
Mouds tour à tour
Ton cœur, ta foi
Et ton amour !

Ils vont ! et leurs pauvres souliers
Font un bruit sec,
Humiliés,
La pipe au bec !
Pas un mot, ou bien le cachot,
Pas un soupir ;
Il fait si chaud,
Qu'on croit mourir !

J'en suis de ce cirque effaré
Soumis d'ailleurs
Et préparé
A tous malheurs !
Et pourquoi, si j'ai contristé
Ton vœu têtu,
Société,
Me choierais-tu ?

Allons, frères, bons vieux voleurs,
Doux vagabonds,
Filous en fleurs,
Mes chers, mes bons,
Fumons philosophiquement.
Promenons-nous
Paisiblement :
Rien faire est doux.

A côté de l'école des humoristes dont je parlais tout à l'heure, je dois aussi noter une école de moralistes qui ne négligent pas non plus le mélange des deux éléments dont je parle.

Vous n'ignorez pas par exemple toute la drôlerie et le sérieux que comporte le *Prométhée mal enchaîné* de M. André Gide, qui déclare que, pour atteindre au bonheur, nous devons complètement nous débarrasser de ce qui constitue notre raison d'être, notre légende, notre marotte; et la toute récente *Ariane à Naxos*, également si profonde et gaie, de M. André Ruyters, qui prétend au contraire que nous devons rester fidèles à cette raison d'être et à cette légende?

D'ailleurs, où est le bonheur, est-ce dans l'abandon des rêves et le retour à la religion de la vie comme le prétend noblement M. Camille Mauclair? Ou dans l'agenouillement forcené devant ce que cette vie a de moins engageant, comme l'affirme avec bien du talent aussi M Charles-Louis Philippe dans un livre qui vient de paraître et qui a un si joli titre, *Bubu de Montparnasse!*

Je ne veux pas décider, car je tiens beaucoup, avant de terminer cette conférence, à vous dire en quelques mots combien cette révolution du grotesque et du terrible, du sinistre et de la joie, du rire et des larmes que je prône, a surtout eu d'influence sur le théâtre contemporain.

Vous savez le grand mouvement dont M. Antoine fut ces derniers temps le promoteur, M. Gémier et d'autres, les continuateurs, et qui brisa irrésistiblement tous les anciens moules dramatiques? Eh bien, il est à constater qu'il reposa précisément sur ce principe de ne représenter que des pièces montrant l'existence sous les deux aspects concomitants dont je parle, sans donner la prééminence à l'un ou à l'autre.

Pour ce qui est du jeu des acteurs, il déclara que les classifi-

cations habituelles entre comédiens et tragédiens étaient périmées, n'avaient plus de raison d'être, et qu'il ne fallait plus que des artistes capables, comme la vie elle-même, de nous faire frissonner ou de nous mettre en joie, indifféremment.

Aussi vraiment se demande-t-on, puisqu'il ne se trouve plus dans l'existence d'autour de nous d'hommes jouant seulement la tragédie ou seulement la comédie ou le vaudeville, pourquoi la différence entre ces deux genres surannés persiste encore dans les conservatoires de déclamation, et pourquoi l'on n'y avertit point les élèves qu'il n'y a qu'une chose à apprendre pour eux, l'étude sans parti pris de tout ce qui existe autour d'eux

En somme et pour conclure, Mesdames et Messieurs, en vous parlant si longuement de ce mélange du comique et du tragique, du sinistre et du grotesque s'accentuant ainsi que vous le voyez chaque jour un peu plus, j'ai voulu vous montrer qu'une évolution analogue à celle qui se produisit en politique il y a un siècle, vers une plus grande justice par l'abolition des castes et des privilèges, se produit aujourd'hui en littérature et en art vers une plus grande vérité par l'abolition des genres et des catégories !

En insistant comme je l'ai fait, sur les côtés même les plus absurdes et les plus déroutants de la réalité extérieure, j'ai tenu à vous prouver que rien désormais ne saurait laisser l'artiste ou le littérateur indifférent ; que la grandeur tragique sort souvent du comique même et non d'un genre dit grand et intitulé *tragique*, et que le comique se dégage des plus terribles aventures, sans avoir besoin non plus d'un genre dit *comique*, pour apparaître.

Enfin j'ai désiré mettre en lumière cette vérité, que puisqu'il n'y a plus de raisons depuis 89, de refuser l'entrée de l'existence à qui que ce soit, puisque tout homme possède le droit imprescriptible d'y avoir accès, il n'y a plus de raison non plus

de refuser à qui que ce soit l'entrée de l'art et de la littérature, de les tenir fermés, puisque cet art et cette littérature se rapprochant chaque jour davantage de l'existence !

Mesdames et Messieurs,

J'ai souhaité déclarer ceci : Que puisqu'on va de plus en plus vers la vie toute entière, on doit également aller de plus en plus vers l'âme humaine toute entière, qui est son miroir, comme vous le savez.